

« Profils, alerte et vidéo » : de l'outre-lecture à la fin de la lecture ?

Dominique Boullier

Professeur des Universités à Sciences Po

Coordonnateur scientifique du médialab

Près de dix ans après avoir écrit « l'outre-lecture », le monde et les pratiques que nous y décrivions semblent avoir complètement changé. Le Web 2.0 n'est pas une mode, c'est tout notre rapport aux réseaux numériques qui a changé et dans le même tourbillon, la lecture au long cours a été emportée et l'outre-lecture elle-même s'est totalement transformée. Malgré l'absence d'enquête similaire à celle du début des années 2000 réalisée pour la BPI et qui aurait permis de proposer un contre-point méthodique, notre observation permanente des usages et des offres nous permet de pointer les éléments-clé de cette nouvelle mutation et de renvoyer dans chaque cas à des indications de prospective pour l'avenir de ce que l'on persiste à appeler le livre électronique, ou le e-book.

Relire un ouvrage que l'on a écrit n'est pas l'exercice le plus gratifiant qui soit lorsqu'on parle de numérique car le risque d'être totalement débordé par le rythme effréné de l'innovation est important, ou pire encore le risque de voir démenties les éventuelles prédictions que l'on aurait pu s'aventurer à émettre. Cependant, le cadre que nous avons posé avec Franck Ghitalla, autour des trois dimensions de la lecture sur le web que sont manipuler, s'approprier et interpréter nous permettent, me semble-il, de prolonger une grille de lecture qui garde sa pertinence.

Manipuler le web, c'était pour nous, construire un espace personnel, composite, toujours calculé activement en cours de lecture même et de ce fait reconfigurable à souhait. Sur ce plan, les flux RSS, NetVibes et tous les autres dispositifs permettant de personnaliser ses propres bouquets de sources n'ont fait qu'accentuer la tendance. Cependant, les outils de navigation vidéo n'avaient pas le poids qu'ils ont depuis l'explosion YouTube et il nous faudra revenir en détail sur ce point. En étendant cette proposition, ce sont toutes les combinaisons issues de ce que l'on appelait la « convergence » entre les médias, dont il faut prendre la mesure : nous ne lisons plus des livres mais des médiascares, et la manipulation en est totalement changée.

L'attention à l'appropriation avait permis de repérer les processus d'exploration et de navigation pluriels proposés par le numérique, à l'aide des moteurs de recherche par exemple mais aussi en prenant en compte la diversité des styles socio-cognitifs de navigation, dont les réseaux personnels donnaient une bonne idée. La navigation sociale avait toute sa place, et je l'avais déjà annoncée dès 1997, sous le terme « d'indexation subjective », par opposition au modèle du web sémantique énoncé par Tim Berners-Lee à la même époque. Cette prédiction là s'est révélée dépassée par la réalité, tant les dispositifs de navigation sociale sont devenus le quotidien de centaines de millions d'internautes, dès lors qu'ils se connectent sur leur compte de réseau social, qui va désormais les guider et orienter leur attention de façon prépondérante. Les profils sont devenus aussi importants que les moteurs pour s'orienter sur le web. Mais cette forme d'appropriation, de marque personnelle et de sélection sociale des contenus grâce à la navigation sociale, est encore renforcée par la prolifération des formats courts de contenus : les formats courts offrent des prises très sommaires à une navigation personnelle, qui permet de se faire une idée d'un contenu (une vidéo, un trailer, une recommandation d'un livre, un post, un twitt) sans avoir à y accéder directement. C'est ce que j'ai appelé la « lecture indicielle » et qui constitue sans doute un prolongement inattendu de cette démultiplication des formes de prises personnelles sur les contenus que nous nommions appropriation. Le régime d'attention qui y correspond est celui que j'ai désigné comme

« l'alerte » pour l'opposer à la fidélisation (Boullier, 2007), ce qu'est en fait toute lecture au long cours.

Mais cette lecture indicielle modifie aussi considérablement le régime d'interprétation que nous avons décrit. Des traces en avaient déjà été relevées à travers l'analyse des types de regard qu'avait faite P. Gkouskou et de la réadaptation des styles de lecture de Richaudeau qu'avait faite L. Le Douarin, dans ce même ouvrage. Cependant, ces lectures indicielles étendues deviennent majoritaires dans nos observations et finissent par constituer un style socio-cognitif qui modifie les conditions de l'interprétation au point de remettre en cause une bonne partie de ce que Derrida a pu dire sur le diffèremment de l'interprétation permis par l'inscription, au cœur de toute écriture. Il n'est plus certain que l'écriture numérique en réseaux conserve encore les qualités propres à toute inscription, en raison de son caractère éphémère et indiciel. D'autant que le support le plus attractif du web que nous connaissons désormais, est devenu, en seulement dix ans, la vidéo. Or, les modalités d'interprétation de l'image vidéo sont très éloignées de celles du texte écrit et l'alphabétisation des lecteurs-internautes en matière d'interprétation de l'image se fait « sur le tas » par la pratique intensive du visionnage de vidéos, en formats courts notamment, visionnage mais aussi production grâce à l'extension massive de la photo et de la vidéo sur les téléphones portables.

Nous verrons en conclusion que la condition de lecteur a entièrement changé en dix ans, par l'introduction des plates-formes contributives que sont tous les systèmes du Web 2.0. A tel point que le « read and write web » est devenu la règle et cela nécessairement au détriment de la lecture seule. Lorsque la lecture n'est qu'un point d'amorçage pour l'écriture qui constitue désormais une activité de masse, sous des formats très variés, on peut dire que nous sommes entrés dans une autre ère et qu'elle est bien plus déstabilisante qu'on ne pouvait l'imaginer. Nous en donnerons à chaque fois les exemples en montrant à quel point nos modèles du livre numérique sont à peu près aussi pertinents et porteurs d'avenir que ne l'étaient les incunables, la reproduction imprimée de ce que l'on avait toujours connu, les manuscrits, pendant les cinquante premières années de l'imprimerie.

Plutôt que de reprendre nos trois axes d'analyse (manipuler, s'approprier, interpréter) un par un, nous préférons ici nous centrer directement sur ce qui a émergé pendant ces dix ans, pour voir comment ils ont modifié les conditions d'exercice de ces trois activités. Nous focaliserons nos analyses successivement sur la navigation sociale, la vidéo, la lecture indicielle et les médiascares.

1/ La navigation sociale : le règne des profils

La navigation sociale n'est plus seulement une hypothèse ou une vision que nous avons défendue dès 1997, elle fait désormais le quotidien de nos pratiques, à travers les profils qui servent à nous orienter, sur Facebook ou encore sur Twitter lorsqu'on devient « follower ». En quoi cette pratique fait-elle partie de l'activité de lecture ou de l'outre-lecture ? **Genette** (vérifier) avait largement repeuplé les éléments qui constituent le texte en montrant le rôle de l'architexte mais aussi du péritexte, du paratexte, etc. de façon à que le travail de lecture soit bien détaché du seul déchiffrement de caractères. C'est en effet toute une mise en condition de l'attention qui doit être réalisée pour que la lecture soit possible. Ces conditions de félicité de la lecture, dans toute approche pragmatique, ne sont pas seulement des contextes mais bien la production d'un « cadre de l'expérience » (Goffman), d'une clé qui oriente la lecture, dans la sélection d'un ouvrage, d'un auteur, d'un passage même et d'une modalité de mobilisation de l'attention. Cette machine à capter l'attention qu'est l'architexte va exercer son influence sur toute l'activité et non seulement à son origine. C'est pourquoi le mode d'accès -et nous sommes dans l'âge de l'accès comme le dit avec raison Rifkin- doit prendre en compte toutes

les offres de prises pour capter le lecteur et l'orienter. Lorsque les moteurs et les annuaires se partageaient les rôles pour l'orientation des internautes, il était possible encore de penser qu'un enjeu de structuration logique, voire ontologique, était encore présent et pouvait jouer un rôle dans cette activité. Depuis, les moteurs et un moteur en particulier, Google, a gagné la partie et a fait oublier les annuaires alors que son mode d'orientation, son algorithme, ne relève en rien d'un principe sémantique mais seulement d'agrégation de diverses méthodes exploitant les requêtes elles-mêmes, c'est-à-dire une masse générant des effets statistiques puissants qui produisent une approximation souvent satisfaisante pour chaque requête. Mais un autre mode d'orientation a toujours été sous-estimé, celui qui fonctionnait sur la base des réseaux personnels, ceux qui jouent la proximité sociale ou culturelle, le partage de références communes pour indexer à leur façon des contenus qu'ils ont parcouru. Pendant les années 2000, depuis del.icio.us notamment, le partage des bookmarks a constitué un nouvel outil d'orientation quelque peu spécialisé. Mais dès lors que les réseaux sociaux ont occupé un rôle central dans l'accès au web (on se connecte immédiatement et en priorité sur son compte Facebook par exemple), les orientations et suggestions fournies par ces réseaux deviennent essentielles. Or, la ressource décisive pour cela réside dans le profil lui-même, qui permet de s'orienter parmi tous ces amis potentiels. Une fois construit ce réseau des proches, selon des critères personnels toujours uniques mais permettant d'appartenir à plusieurs mondes sociaux à la fois, ce sont les propositions de ces « amis » qui vont constituer la première grille d'entrée dans le flot de l'information, qui est, de toutes façons, trop abondant pour être arpenté sans aide à la sélection. Les recommandations présentes sur les sites de commerce, les commentaires sur les blogs, les étoiles placées sur certains bloggeurs ou sur certains commentaires, etc, sont autant de systèmes d'aide à l'orientation et à la sélection. Le tri se fait alors non plus en fonction des résultats logiques d'un annuaire, ni des résultats statistiques d'un moteur (et encore moins des résultats légitimes d'une autorité reconnue, nous l'avons déjà admis dans l'outre-lecture). Ce sont les qualités sociologiques des profils qui sont les filtres des contenus auxquels on peut ensuite chercher à accéder. Je dis bien « profil » en gardant le terme technique du service intégré aux plates-formes de réseaux sociaux, car il n'est plus question de supposer une quelconque « réalité socio-démographique » telle qu'elle était construite par les sciences sociales, et finalement considérée comme vraie. Dès lors la lecture (ou, nous le verrons plus loin, ce qui en tient lieu) est orientée par ces quasi-proches, par cette quasi-communauté, qui peut être en réalité extrêmement hétérogène et lâche dans ses liens. Le parfait exemple de ce processus est mis en œuvre par Twitter puisque le statut de « follower » dit bien la fonction d'influence supposée de celui qui twitte et le filtre que cela constitue pour tous les contenus. Nous reviendrons sur les propriétés de ce filtre qui représente le parangon de la lecture sur internet désormais, même s'il n'est utilisé que par une partie minime des internautes. La navigation sociale n'a pas seulement gagné en reconnaissance, elle est devenue la source d'affaires particulièrement florissantes, car les marques notamment savent très bien que la prescription pour la lecture des messages commerciaux se fait dans le cadre de ces réseaux aux propriétés sociales plus délimitées et pourtant ouvertes.

Pour l'accessibilité des contenus ainsi proposés aux lecteurs, le rôle des tags, construits par les auteurs ou lecteurs eux-mêmes a supplanté toute prétention d'indexation cohérente a priori, comme prétendait le faire le web sémantique première version. Les folksonomies servent ainsi à désigner cette forme de catégorisation spontanée largement répandue (« populaire ») qui reste souvent très idiosyncrasique, voire à usage très privé et qui pourtant, combinée au profil de celui qui l'a produite, peut contribuer à l'orientation d'un futur lecteur. Le caractère flou ou incohérent de ces catégories n'est pas un obstacle et le sera de moins en moins, dès lors qu'on élabore des systèmes qui vont permettre d'harmoniser les tags après coup et de fournir des propositions pour tagger (Boullier et Crepel), comme c'est le cas sur des réseaux sociaux

comme Flickr (Crepel). Il nous avait semblé nécessaire, depuis toujours, de combattre l'idée selon laquelle le web était une immense bibliothèque : la concurrence des indexations normalisées et des notices par les folksonomies et les tags en apporte une démonstration concrète. Les médiations de la lecture et les médiateurs changent l'orientation dans les contenus ; ce faisant, ils changent aussi la lecture elle-même. Certains y voient le risque de ne lire finalement que ce qui correspond à ses goûts déjà établis et de ne plus savoir prendre le risque de la surprise et de la curiosité dans les corpus pourtant énormes qui sont disponibles. Notons tout d'abord que cette tendance à la clôture sur des goûts établis, légitimés ou validés par des médiateurs de son groupe social d'appartenance ou de référence, a toujours existé, puisqu'il fallait toujours des aides à l'orientation pour évaluer la qualité de ces biens d'expérience, qualité qui ne se révèle qu'après coup (Bomsel). Mais surtout, ce serait oublier que le mode de constitution des réseaux sociaux ne relève pas d'une homogamie véritable mais permet de combiner des mondes très différents parfois, faisant de chaque plate-forme ou de son téléphone portable un outil de commutation entre mondes sociaux (Strauss) extrêmement fluide. Nous avons appelé ce dispositif de commutation que nous portons en permanence avec nous, l'habîtele (Boullier, 2007). Dès lors, les méthodes d'orientation peuvent parfois relever plus de la serendipity à travers ces profils variés que de l'observance d'une doxa bien établie dans une communauté donnée.

Pour conclure sur ce point de la navigation sociale, observons ce qui constitue l'offre actuelle en matière de livres numériques. Chose étonnante, c'est comme si le web 2.0 n'avait pas encore percuté complètement ce secteur pourtant en difficulté. Car les seuls médiateurs mis en valeur sont soit les éditeurs classiques qui fournissent leur catalogue directement, soit les intermédiaires qui les agrègent comme Amazon, soit encore les libraires qui s'organisent pour ouvrir des plates-formes de vente en ligne, comme avec e-Pagine. Mais dans tous les cas, le souci majeur consiste à rester le prescripteur principal qui va orienter la demande, ce qui pouvait se comprendre dans un monde de « hits » sur lesquels il fallait focaliser l'attention du public puisque les étalages des libraires étaient limités et ne pouvaient pas donner accès à la longue traine, décrite par C. Anderson. Certes, des avis de lecteurs, des recommandations et des étoiles sont proposées pour donner un semblant d'orientation par les lecteurs eux-mêmes. Cependant, quelques sites se sont construits parallèlement pour faire des recommandations autour de communautés thématiques mais ils pèsent encore peu sur l'orientation des lecteurs car les avis sont séparés des circuits d'échange des biens numériques eux-mêmes. C'est ce que nous allons expérimenter dans le cadre du projet Solen, car toute nouvelle politique de la lecture doit nécessairement prendre en compte le déplacement des fonctions d'orientation vers les communautés numériques et vers les réseaux sociaux, en en faisant le cœur même du système de diffusion. Il est certain que cette approche contraint éditeurs et libraires, mais aussi bibliothèques, à une mutation considérable, qui les orienterait presque vers le « community management ». Mais si les projets se contentent de mettre sur pied des plates-formes de diffusion numériques de type Web 1.0, il ne fait aucun doute que la bataille est déjà perdue pour eux car d'autres intermédiaires prendront ces rôles de prescripteurs à leur place.

2/ La vidéo pervasive

Ce que vous avons dit de l'orientation et de la navigation sociale a pu sembler limité à des documents écrits d'un statut sémiotique et cognitif identique à ce que nous connaissons depuis presque 500 ans pourrions nous dire avec l'imprimé. Plusieurs auteurs avaient signalé (Bachimont, Pédaque) que le document numérique comportait dans son support d'appropriation une condition tout à fait nouvelle, la calculabilité permanente. Pour assurer la stabilité et la permanence d'un affichage numérique, quel qu'il soit, un calcul est effectué en permanence, notamment pour le rafraîchissement. Cette matérialité du support numérique que

nous avons prise en compte dans l'outre-lecture s'applique bien entendu aux textes écrits, selon des modalités d'affichage et de présentation souvent hérités de la tradition de l'imprimé, comme le fait remarquer Manovich. Mais il fait aussi remarquer que le web compose avec deux autres traditions qui sont l'audio-visuel et le panneau de contrôle. Laissons de côté la question du panneau de contrôle qui renvoie aux interfaces et à des enjeux d'immersion notamment que nous avons traités ailleurs (Boullier, 2009). Mais prenons au sérieux la dimension « audio-visuelle » des conventions (Eymard Duvernay et al.) qui sont apparues dans la lecture numérique (conventions est un vocabulaire plus partagé que traditions dans les sciences sociales). Il ne suffit plus de l'appliquer à la présentation visuelle des textes qui permet désormais des zooms, des effets de caméra dans le feuilletage quasiment identique à des procédés cinématographiques même s'ils semblent reproduire les gestes traditionnels de l'imprimé. Il nous faut admettre que sur le web, il n'existe désormais plus guère de session de lecture (qui veut dire succession de documents dans un parcours pour une visée identique ou par butinage) qui ne donne accès à des vidéos attachées aux textes ou incorporés dans les textes eux-mêmes, voire les redoublant (transcriptions d'interviews vidéo) ou s'y substituant. Mieux encore, les consultations des vidéos sur les sites de partage comme You Tube, sur les sites de presse ou sur les blogs, ont pris une part importante du temps d'activité des internautes, qui ne le considèrent pas comme un temps séparé de toute leur activité de lecture. (CHIFFRES). La vidéo est devenue un produit d'appel essentiel pour les journaux en ligne, certains blogs se réduisent à des posts de vidéos trouvés sur internet ou à des vidéos de l'auteur parlant directement à la caméra, là où il y a encore quelques années il aurait publié un billet écrit. Les formats de ces vidéos finissent par adopter un même standard du court sur lequel nous reviendrons plus loin.

Deux mutations techniques considérables ont permis cette évolution : la capacité des réseaux, que ce soit via l'ADSL, le câble ou la fibre optique, a été suffisamment augmentée pour permettre du streaming relativement confortable à la visualisation pour une part importante des internautes. Dans le même temps, la prolifération des téléphones portables permettant de prendre des photos puis de passer en mode vidéo en un geste a ouvert une occasion d'usages massifs. Quand bien même sur les 4 milliards d'individus possédant un téléphone portable sur la planète, seulement la moitié peuvent utiliser cette fonction vidéo, le potentiel de production est déjà considérable. Et n'oublions surtout pas qu'il est nettement plus facile désormais de filmer avec son portable que d'écrire un mail, car l'alphabétisation à l'écrit, aussi répandue soit elle désormais, constitue toujours un blocage dans l'expression d'une grande partie des populations utilisatrices de ces technologies. Nous pourrions jouer ainsi de ce paradoxe : les populations mondiales sont de plus en plus alphabétisées à l'écrit mais ne l'utilisent que rarement pour leur expression personnelle et dans leur vie quotidienne (pour la production), alors que l'alphabétisation à la vidéo est à peu près nulle du point de vue d'une formation certifiée et normée mais les usages quotidiens prennent pourtant une ampleur considérable. Il serait temps de prendre la mesure de ces écarts entre nos intentions louables d'alphabétisation à l'écrit et les pratiques médiatiques réelles des populations. Le mail fut l'innovation décisive pour le développement de l'internet et des ordinateurs personnels (Abate, 1998) ; j'avais annoncé en 2000 que le téléphone portable et l'image (la photo) seraient les deux vecteurs d'une diffusion de masse du numérique, car ce sont des pratiques non savantes dans les deux cas. L'évolution technique a combiné les deux pour produire un dépassement encore insoupçonné avec la vidéo qui n'a plus rien à voir avec ce qui était auparavant produit par les caméscopes, qui pendant un temps a semblé relever encore de la filiation avec le cinéma amateur.

Ainsi, la place de la vidéo dans l'absolu est devenue prépondérante sur le web, à la fois comme attracteur des publics mais aussi comme temps d'attention mobilisé. La vidéo présente en effet cette particularité, comme l'explique très bien Stiegler, de constituer un « objet

temporel », bien d'expérience certes, mais d'une expérience qui ne peut être vécue que dans la temporalité même du support de diffusion. On ne feuillette pas une vidéo comme un livre, on ne peut guère en lire les chapitres et son indexation est encore problématique. C'est d'ailleurs pourquoi B. Stiegler avait mis l'accent sur la vidéo clicable dès 2000 et d'autres innovations font évoluer sans cesse l'expérience du visionnage vidéo vers une non séquentialité qui emprunte tout son vocabulaire à l'écrit. Mais en attendant, malgré l'omniprésence des formats courts, et tenant compte de l'invasion de ces offres de vidéos, le temps d'attention disponible de l'internaute ordinaire est largement occupé par la vidéo, cela au détriment d'une lecture classique, on peut raisonnablement le supposer.

Mais cette omniprésence de la vidéo ainsi présentée serait encore une façon de la considérer comme un format sémiotique éventuellement concurrent de l'écrit et donc de la lecture. En réalité, son aspect pervasif est nettement plus profond. Ce sont en effet tous les supports écrits qui sont désormais envahis par cette vidéo. La composition entre les formats écrits et vidéo peut certes être expérimentale et très variée, il n'empêche que la tendance affecte en profondeur la notion même d'écrit héritée de l'imprimé. C'est pour cette raison que nous avons rappelé en préambule de cette partie la particularité technique du numérique appliqué notamment à l'affichage. Car une fois admise cette calculabilité permanente, il n'est rien de plus aisé que d'y insérer des objets sémiotiques dynamiques dans leur propre format d'enregistrement, comme la vidéo (ou des animations diverses, des simulations 3D, etc.). La convergence n'est pas seulement un enjeu industriel, elle se joue au cœur de chaque document et nous assistons désormais à une expérimentation permanente pour tester les meilleures combinaisons. Que reste-t-il alors de la lecture au sens traditionnel attaché à un écrit ? Une supposée séquentialité ? Mais elle n'était précisément pas le propre de l'écrit qui permet au contraire de naviguer rapidement dans des parties d'un texte, et qui est en remise en cause dans les outils développés sur la vidéo. Une focalisation de l'attention sur un support qui manifeste une signification mise en forme sémiotiquement ? Mais on peut dire cela de tout spectacle, de toute écoute. Une activité de déchiffrement d'une combinatoire de formes visuelles ? Certes, les règles de composition de la vidéo sont moins explicitées et moins partagées et surtout moins apprises à l'école mais on peut dire cela de tous les autres formats sémiotiques en dehors de l'écrit. La vidéo permet sans doute de faire un apprentissage bien éloigné d'un déchiffrement.

Si l'on applique alors notre test « livre numérique » à cette question de la vidéo, on ne peut qu'être frappé par l'évolution récente des terminaux, tablettes de lecture de divers types. Alors que tous les industriels s'étaient focalisé sur la lecture au long cours, en vantant les mérites de l'e-ink, si économique et si lisible dans tout environnement lumineux, Apple lance son Ipad, qui prend tout le monde de vitesse, en inventant tout autre chose qu'un support de livre électronique mais bien clairement un support multimédia, permettant la vidéo, l'image de qualité, la couleur en utilisant pourtant la technologie LCD la plus classique. Cette rupture est plus radicale qu'on ne le pense. Pour l'instant et sur le marché des contenus existants, il est clair que l'avantage peut sembler minime, s'il s'agit de reproduire les livres existants. Mais déjà des innovations émergent où l'image joue un rôle essentiel, comme c'est le cas avec une version nouvelle d' « Alice au pays des merveilles » sur Ipad avec des animations nombreuses dont certaines utilisent le potentiel offert par les accéléromètres, permettant d'incliner la tablette pour lancer des animations. Il faut dire que Lewis Carroll était un précurseur dans ce domaine du « rich média » si l'on veut et lorsqu'on feuillette son manuscrit, qu'il avait personnellement illustré, sur le site de la British Library avec le logiciel Turning the Page, on ne peut qu'être ému devant tant de créativité. Or c'est bien cette créativité qui est désormais sollicitée pour inventer de nouveaux formats sémiotiques. Admettre le poids croissant de la vidéo dans l'activité des internautes est une chose, admettre qu'elle se combine de plus en plus avec l'écrit en est une autre, mais reconnaître que tout cela

prépare l'avènement d'un nouveau support intégré, qui sera le véritable substitut au codex, c'est cela l'enjeu de la période actuelle. Car si la mutation du manuscrit à l'imprimé fut radicale, autant il faut bien admettre que celle qui avait permis le passage du volumen au codex l'avait été tout autant, au point de s'être perpétuée via l'imprimé et même sous le format numérique du premier âge que nous avons vécu jusqu'à maintenant. Nous avons encore conservé les références du codex puisque même les sites sont des « pages » HTML alors même que désormais elles sont pourtant plus proches du volumen avec les scrolls systématiques sur les sites Web 2.0 de CMS (Content Management Systems). Or, avec la fusion des médias écrit et vidéo, ce sont des **supports** de manipulation très différents qui vont émerger. Mais ce seront aussi des **formats** sémiotiques nouveaux qui sont déjà en cours d'expérimentation. Et enfin, ce seront des **genres** qui vont émerger, qui prendront en compte toutes ces conditions nouvelles pour produire des expositions, des narrations, des argumentations différentes. Ce n'est que lorsque ces trois niveaux (supports, formats sémiotiques et genres) auront été expérimentés sous des formes multiples que l'on peut espérer voir émerger les véritables cadres conventionnels d'échange qui permettront le décollage d'un large marché.

3/ Formats courts et lecture indicielle

L'un des critères qui devra nécessairement guider la composition des futurs assemblages « supports/ formats/ genres » que nous venons d'évoquer, sera la brièveté. Le « format court » est une tendance majeure de tous les médias pour des raisons de concurrence exacerbée pour capter l'attention de spectateurs, auditeurs, lecteurs qui subissent une offre pléthorique. Que l'on songe à la télévision, qui avait fait la célébrité des spots de publicité (après le cinéma), spots qui sont en fait devenus le standard en matière de captation de l'attention. Toutes les émissions ont subi un reformatage vers le court, avec le règne des séries mais aussi des séries brèves (15mn) et des mini séries (type caméra café), des clips musicaux, ou encore des informations elles-mêmes tronçonnées en segments brefs, à tel point qu'on peut les reprendre dans un zapping qui peut parfois suffire à sembler «savoir » ce qui s'est passé dans une journée. La musique est encore plus marquée par cette tendance puisque le CD n'est plus l'entité de base de l'activité commerciale mais le morceau, ce qui a fait la fortune de iTunes, et qui méritera d'être pris en compte pour le livre. Mais le morceau est lui-même désormais diffusé sous forme d'extraits, pour susciter l'écoute, et mieux encore, sous forme de sonneries de téléphone, qui constituent désormais le revenu principal des majors de musique. Le livre n'est pas épargné par cette tendance au format court, puisque les éditions universitaires elles-mêmes font pression pour publier des ouvrages brefs de 128 pages, aisément exposables et vendables, ou des mini manuels dans les mêmes formats. Les bonnes feuilles, les résumés, les quatrièmes de couverture même sont parfois les seuls éléments d'un livre qui circulent vraiment et qui permettent de « faire comme si » on l'avait lu. Car, au-delà des contraintes marchandes ou de diffusion, la multiplication des formes de présentation, évocation, résumé, commentaires, etc... des œuvres en question produit une quantité de formats courts qui disent quelque chose de l'œuvre et qui pourtant ne sont pas l'œuvre mais qui finalement pourront devenir des tenants-lieu durables de ces œuvres. Les contraintes de la circulation prennent le pas sur celles du stockage de l'œuvre dans son intégrité et tous les reformatages sont désormais possibles. Ce passage au format court trouve un écho dans l'activité de lecture sur le Web que nous avons étudiée. La lecture au long cours y était assez rare notamment pour des raisons de fatigue visuelle provoquée par l'écran. Mais nombreux étaient les internautes qui pratiquaient déjà une lecture d'écramage aurait dit Richaudeau, lorsqu'ils étaient en cours de surf sur internet. Cette expérience, ce savoir-faire était directement lié à une activité d'exploration qui suppose soit de savoir ce que l'on cherche et de décider rapidement à partir

de quelques indices la pertinence ou non d'un document, soit de ne pas savoir ce que l'on cherche et, sur le mode de la serendipity, de l'exploration par hasard, de se fier aux indices saillants qui vont capter l'attention et donner envie d'explorer plus en profondeur. Cette posture paraissait quelque peu exotique ou dangereuse aux tenants de la lecture académique ou de la prise de connaissance par concentration sur un unique objet de façon durable. Mais les pratiques observées dans le surf et l'évolution des formats vers le court se réunissent progressivement pour faire de l'activité de lecture une unique activité de surf, gouvernée par un impératif de l'alerte. La prise de connaissance n'est plus un critère univoque fondé sur une mémorisation, une activité d'interprétation et une appropriation que l'on supposait constitutives de la lecture. A ce modèle intensif de la lecture, s'est substitué un modèle extensif, que l'on pourrait caractériser par l'expression « connaître peu de beaucoup », c'est-à-dire avoir une idée, avoir entendu parler voire même avoir une opinion sur une grande quantité d'œuvres ou d'informations, sans avoir dû les explorer par soi-même en mobilisant une attention dans la durée. L'attention sollicitée par l'alerte et par cette « lecture extensive » est une attention fondée sur l'intensité, pour reprendre les distinctions faites par Ribot dès 1889 : elle réagit aux indices et à leurs saillances et rebondit de l'un à l'autre en ignorant tous les signaux faibles ou tous les développements qui justifient ces saillances. Je désigne ce type de lecture sous le terme de « lecture indicielle ». Cette contrainte est construite certes par les « industries de l'attention » que sont toutes les industries culturelles devenues dépendantes de ces circuits de captation de l'attention. Mais elle est aussi portée par les lecteurs eux-mêmes qui, dans leur activité ordinaire comme dans leurs milieux professionnels, sont jugés sur leur capacité à être connectés, à être branchés, à ne pas se trouver relégués dans un univers marginal détaché du flux des informations et des échanges. Cet impératif est très proche de celui proposé par Boltanski et Chiappello dans leur travail sur « le nouvel esprit du capitalisme » et qu'ils désignent sous le nom de « cité par projets » (où la flexibilité est la loi). Il pénètre les esprits durablement même s'il est significatif d'un modèle de l'économie financiarisée. Un trader sait travailler à partir d'indices et ne s'intéresse quasiment jamais à une supposée valeur intrinsèque (?) des sociétés dont il échange des titres à la microseconde par millions. Cette attitude pourrait être étendue au modèle de la lecture indicielle ou extensive dont le savoir-faire repose sur la prise d'indices. Dès lors, le formatage court, qui met en valeur les saillances et uniquement elles, devient une ressource précieuse qui permet d'étendre le domaine de connaissances, entendues ici comme « indices d'un supposé contenu ».

On conçoit aisément le trouble voire la désespérance qu'une telle évolution peut engendrer dans les maisons d'édition, chez les enseignants ou chez les auteurs-artistes. A vrai dire, pour une part, une telle contrainte du court s'exerce déjà et, comme toutes les contraintes, elle joue un rôle stimulant pour la créativité. C'est en ce sens que nous avons déjà mentionné l'inévitable émergence de nouveaux supports/formats/ genres qui prendront en compte ces contraintes et en tireront bénéfice sur le plan artistique, didactique, etc. Mais pour une autre part, cette contrainte de l'évolution vers la lecture indicielle fera apparaître tout ce que nous perdons en adoptant une posture aussi dominante. Non pas qu'intrinsèquement la lecture au long cours soit meilleure (pourquoi ?) mais il est certain que dans certains contextes et pour certaines visées, elle est irremplaçable (et lire un roman in extenso reste une expérience sans rapport avec celle de la lecture de sa critique, même si celle-ci peut parfois suffire pour converser dans les salons et sur les forums du web). Lorsque le risque de captivité d'un format unique émerge, il convient d'adopter une politique pluraliste des formats que je défends dans la lignée des travaux de Lessig. En ce sens, la critique de Bourdieu sur la télévision et ses formats (déjà) trop courts « n'était que » (comme aurait dit Bourdieu lui-même selon son tic de langage favori de la posture critique) l'expression de la rancœur d'une élite légitime dépossédée de sa maîtrise des formats d'énonciation de la vérité scientifique au profit des

gens de médias, pourtant supposés positionnés plus bas sur l'échelle des statuts sociaux. Mais sa critique pourrait cependant être recevable dès lors qu'elle aurait porté plus précisément sur le **monopole** des formats d'énonciation qui finissait par occuper la télévision, non pas sur les formats spécifiques à la télévision, mais sur le fait qu'ils se réduisaient petit à petit à un monopole du court, qui n'a fait que se répandre depuis tout en se raccourcissant !

Le phénomène de la lecture indicielle semble ignoré actuellement par les fournisseurs de contenus pour les plates-formes de livres numériques, qui continuent à penser qu'ils pourront diffuser les livres existants issus du modèle d'attention fonctionnant à la durée dans des versions numériques. Cependant, les méthodes de captation des publics sous forme de chapitres gratuits, de commentaires de lecteurs, etc. montrent bien que, comme pour tout autre produit, il faut adopter des formats plus séduisants, tout en restant dans les limites des modèles anciens. On comprend dans ce contexte l'intérêt de produire des terminaux spécifiques et la condamnation quasi unanime des éditeurs pour la lecture sur téléphone portable, dans leurs versions smartphones avec écrans de qualité cependant. Pourtant, il existe une autre cohérence, un autre alignement de médiations, selon le terme de Hennion et une autre analyse médiologique possible comme le ferait Debray. Les formats courts étant la tendance dominante de l'industrie de l'attention, le livre électronique devra lui aussi s'y plier et pour cela le terminal téléphone portable constitue un outil largement suffisant. Lire des dépêches, des commentaires, ses mails ou des articles de journaux formatés pour ces terminaux est déjà possible et le sera de plus en plus dès lors que les autres domaines de production (écrit multimédia comme nous l'avons dit) seront prêts à expérimenter de nouveaux formats sémiotiques et de nouveaux genres basés sur cette contrainte du format court et de la lecture indicielle. La clé du succès de cette filière réside à nouveau non dans les terminaux ni dans les plates-formes mais dans l'invention des formats sémiotiques et des genres qui seront en résonance avec ces nouveaux supports. Il sera dès lors très présomptueux de les appeler encore e-books ou livres numériques car nul ne sait ce qui émergera de ce chantier à ciel ouvert qui est désormais lancé.

4/ Médiascapes et lecture d'exploration

Après avoir délibérément accentué l'importance des formats courts qui inquiètent tant la tradition de diffusion de savoirs, nous voudrions presque prendre le contrepied en montrant qu'il existe dans le même temps une évolution vers des contenus enrichis qui sont encore plus longs et exigeants en termes de durée d'attention que les livres traditionnels. Nous regrouperons tous ces nouveaux supports que nous dirons « augmentés », sous le terme de « mediascapes », terme inspiré d'Arjun Appadurai (1990), même s'il ne reprend pas ici toutes les connotations politiques qu'y plaçait l'auteur. En effet, ce n'est pas tant l'influence de ces paysages sur les perceptions collectives qui nous importent ici, que le fait que les supports d'information prennent la forme de véritables paysages au sein desquels il est possible d'explorer des ensembles de données, de contenus, de sites, etc.

Cette proposition n'est en rien contradictoire avec la précédente qui insistait sur les formats courts. Elle permet de rendre compte des évolutions majeures et parfois contradictoires de la lecture sur les supports numériques. En effet, en prolongeant ce que nous avons dit sur la posture d'exploration, il est possible d'arriver à une autre conclusion que celle de la domination du surf et des formats courts. Car explorer, c'est en fait recomposer un parcours qui peut paraître opportuniste, guidé seulement par les saillances et dans ce cas, les formats courts seront privilégiés sans doute. Mais la recomposition de parcours peut aussi se traduire par la production d'un nouveau document. Dans le cadre de l'auteur collectif Pédaque, nous avons été conduits à redéfinir cette supposée frontière du document dès lors qu'il est numérique. Passer de lien en lien peut devenir ainsi non pas seulement un parcours mais la

production d'un corpus, qui peut lui-même se transformer en document. Comme on le voit, c'est ici le lecteur qui fait l'essentiel du travail et notre conclusion reviendra sur ce point important. Mais il est aussi possible d'offrir des outils spécifiques pour effectuer cette composition, pour garder cette trace et des applications comme Zotero peuvent y contribuer. De ces parcours naissent alors des documents augmentés, hétérogènes, pour lesquels une nouvelle catégorie de lecture doit être produite, et le terme de « lecture d'exploration » paraît le plus adapté. Elle dépasse les frontières habituelles du document mais après tout, tout travail de recherche documentaire, même papier, supposait une lecture exploratoire, même si on ne lui donnait pas encore ce nom. Avec le numérique, la connexion sous forme de liens entre documents auparavant séparés aide à penser cette activité comme une lecture à part entière non dépendante du cadre de la page, du fichier ou du site.

Mais la composition médiatique du document augmenté peut elle aussi être beaucoup plus variée. Ainsi, tout ce que nous avons dit précédemment de la vidéo permet de comprendre comment une même activité de lecture pourra être faite de lectures successives de vidéo, elles-mêmes reliées éventuellement par des indices. Mais on peut imaginer que des cartes ou d'autres supports visuels fassent partie de ce qui va finir par composer un médiascape. Cependant, cette notion ne peut prendre son sens qu'à la condition d'admettre la dimension d'immersion dans ce paysage (ce qui donne une idée de la masse de données à explorer) ou au contraire de surplomb du paysage (ce qui oblige en contre partie à penser les cartes qui permettent de s'y orienter).

Ces types de lecture se rencontrent chez les chercheurs qui travaillent sur la visualisation de données, et qui inventent sans cesse de nouveaux formats sémiotiques pour naviguer plus aisément depuis les vues synthétiques jusqu'au détail. Elles existent aussi chez les professionnels de la documentation et des médias, qui doivent avoir des sources en permanence accessibles pendant qu'ils composent un sujet ou effectuent la veille sur un domaine ou un problème particulier. C'est aussi la voie qu'explorent Bruno Latour et Tommaso Venturini dans leurs cartographies des controverses, qui constituent pour eux bien plus qu'une simple accumulation de données, habilement présentées dans des sites web, mais véritablement un nouveau média, permettant de rassembler tous les documents, données, points de vue contribuant à l'exploration d'une controverse sur un problème (« issue » en anglais) bien précis. En inventant les formats qui permettent de naviguer entre ces positions sur un problème, de documenter ces positions, de les visualiser dans l'espace et dans le temps, ils tentent ainsi d'inventer le média numérique qui tiendrait lieu de journal, à cette différence près, qu'il serait en permanence mis à jour et alimenté par les acteurs, qu'il disposerait d'outils de méta-analyse et de lecture exploratoire de la controverse et que ses limites matérielles sont inexistantes puisque, selon ses ramifications, tout élément d'information présent sur le web peut être collecté.

Cependant, cette lecture là n'est pas réservée à la lecture savante ni aux lectures politiques en situation de débat. L'idée de « document augmenté », composé multimédia, explorable selon divers axes et profondeurs, est aussi celle que met en œuvre celui qui prépare ses vacances, qui cherche un appartement, ou qui veut présenter les produits qu'il réalise et qu'il vend. La définition de ces activités en termes de sites serait trop statique, celle en termes de parcours, à l'inverse, serait trop dynamique. Car c'est à la conjonction des deux que se créent des formats documentaires adaptés à cette lecture exploratoire, parfois stockés sous forme d'un corpus de documents, parfois sous forme d'un corpus de liens dans des signets mais aussi parfois maintenus à l'état de virtualités. L'alphabétisation que l'on connaît et que l'on enseigne s'avérerait dans ce cas largement insuffisante. C'est pourquoi les formations à la recherche documentaire constituent les bases mêmes de l'alphabétisation à la lecture exploratoire. A condition de pouvoir les rendre multimédia et d'admettre des styles d'exploration très différents. A la condition aussi d'équiper ceux qui apprennent à explorer, d'outils de

navigation adaptés. Les cartes en sont la base, mais des cartes qui ne sont plus topographiques mais topologiques (Lévy), centrés sur l'exploration de graphes ou tout au moins d'images de graphes et qui permettent d'accéder directement aux sources ainsi repérées. Or, toute la visualisation des topologies du web par exemple, que nous utilisons au médialab, laisse encore largement à désirer et, dès lors, il devient difficile d'équiper les utilisateurs ordinaires de ces dispositifs de lecture exploratoire encore trop imprécis et complexes. Là encore c'est une nouvelle combinaison support/ format sémiotique/ genre qui devra émerger en étant alignée de façon cohérente. Mais d'ores et déjà, la lecture numérique comporte toutes ces pratiques.

L'offre de livres numériques paraît encore largement en deçà de ce qu'on peut attendre en matière de document augmenté pour la lecture exploratoire telle que nous venons de la présenter. A partir de ces pistes, une grande créativité pourrait naître, qui est parfois tentée en couplant un ouvrage académique et un site web qui augmente précisément la publication papier. Mais cette démarche est encore rare et ne débouche pas pour autant sur autre chose qu'une accumulation de documents. La question des terminaux qui pourraient être adaptés pour ce genre d'activités rejoint en fait celle posée par la vidéo incorporée dans les documents. Les qualités des interfaces devient essentielle lorsqu'il faut naviguer dans des cartes, dans des représentations de données, qui comportent aussi de la lecture au sens plus classique dès lors qu'on zoome sur un document ou sur un site par exemple. L'alphabétisation vidéo qui est en cours de façon informelle à travers les usages de You Tube avec l'aide des divers logiciels de montage numériques très simples d'utilisation, se combine ainsi à une alphabétisation aux cartes, à leur lecture et à leur production. La diffusion massive de Google maps contribue à créer des standards de fait que l'on sous-estime souvent : j'ai appelé ce phénomène le « folkmapping » (Boullier, 2010), équivalent des folksonomies, en ce sens qu'il s'appuie sur des savoir-faire ordinaires en ne respectant pas les canons de la sémiologie graphique ni de la cartographie (ni même de la géomatique), mais en constituant des conventions, des évidences partagées qui devront être prises en compte dans l'accès aux données. D'autant plus que la lecture des cartes s'apprend en les fabriquant, mutation majeure qui fera l'objet de notre conclusion.

Conclusion

A la recherche de l'outre-lecteur

Dix ans après notre ouvrage « l'outre-lecture », nous serions tenté de le renommer « l'outre-écriture » tant le changement introduit par le Web 2.0 est profond. Certes, Bernard Stiegler y avait insisté depuis longtemps, « lire c'est écrire » et cela de tous temps, sous une forme ou sous une autre, au moins dans l'activité de réinterprétation du texte que cela suppose mais beaucoup plus matériellement à travers des marques -beaucoup plus nombreuses qu'on ne le pense- que le lecteur fait sur les pages de l'imprimé qu'il lit. Il plaiderait alors pour des systèmes d'annotation, à destination des lecteurs savants en grande partie, mais sa vision a été depuis largement validée et équipée par des technologies d'annotation numériques, dont les usages sont encore limités, mais surtout par le passage à l'acte massif des lecteurs du web, qui ont saisi avec engouement tous les espaces de commentaires, les forums (bien au-delà des babillards de la première époque d'internet, avant le web), et pour finir les blogs. Cette prolifération des auteurs de types très divers change radicalement le régime d'autorité, comme elle l'a fait d'ailleurs au moment de la révolution de l'imprimé puisqu'il ne s'agissait plus de recopier toujours les mêmes classiques, mais de permettre à des auteurs inédits de publier des contenus, même les plus surprenants, comme ceux de l'Aretin, qu'on aurait qualifié de nos jours de « presse people ». Il est certain que les entreprises d'édition, qui font commerce d'une certaine forme de rareté en valorisant certains auteurs qui seuls pourront rentabiliser

leur production, se retrouvent déstabilisés. Mais à vrai dire, la pression était telle que certains leur reprochaient déjà de produire trop de livres, pour des linéaires insuffisants, incapables d'assurer une présentation correcte et un accès élémentaire à une clientèle potentielle. Au fond, la longue traine était déjà produite par les éditeurs qui peuvent ainsi voir dans les plates-formes numériques une occasion de valoriser le fonds intermédiaire (ni les nouveautés ni les classiques) qui n'avait aucune place chez les libraires.

Mais la modification du régime d'autorité entraîne un phénomène plus problématique pour l'activité de lecture elle-même. Pour une part, l'écriture de blogs voire de commentaires peut avoir parfois un statut très proche de l'activité des auteurs du modèle classique. Certaines plates-formes l'ont bien compris qui offrent la possibilité d'ouvrir un blog sur leur site de presse (comme le font Médiapart ou Rue 89) et qui agrègent ces nouveaux auteurs à leur clientèle de lecteurs, d'abonnés. On obtient aussi des lecteurs en leur proposant des espaces d'écriture. Ce faisant, on les fait entrer dans le cycle de la visibilité, de la notoriété propre à tous les auteurs et aisément mesurable sur le web. Ils écrivent certes pour être lus mais on peut dire aussi qu'ils lisent pour écrire pour ensuite être lus. Ce mécanisme touche notamment la lecture des commentaires de ses propres publications, commentaires que l'on veut malgré tout contrôler ou tout au moins vérifier, dans un jeu de miroir sans fin, en temps réel, assez différent du rapport d'un auteur de l'imprimé à ses lecteurs, éloignés, différés et rarement réactifs.

Or, ce modèle de la « lecture miroir » pour quelques lecteurs devenus auteurs au sein d'une plate-forme qui peut faire effet de « communauté » n'est pas si éloigné de ce qui se passe pour tout auteur de commentaire le plus banal. Celui qui réagit laconiquement et rarement, tout autant que celui qui est atteint de la « logorrhée du forum », sont happés par cette publication/publicité qui est faite à leur personne et seront conduits à lire les commentaires des autres, à traquer les réactions et à réagir à nouveau aux réactions, ce qui crée cet effet, étrange pour le spectateur, d'une discussion entre habitués, faites de « private jokes » et parfois d'insultes rituelles.

Ce type de « lecture miroir » provoquée par l'ouverture des espaces d'écriture sur le web n'avait pas encore été signalé dans les modes de lecture que Richaudeau avait pu recenser. Mais elle devient plus fréquente qu'on ne le pense dès lors qu'internet fournit toutes les applications pour retrouver ses propres traces ou celles laissées par ceux qui parlent de soi. Dans certains cas, lorsqu'elle devient réactive et régulière au sein de collectifs d'amateurs, la « lecture miroir » se transforme en conversation, certes avec effet différé. Mais le mode conversationnel constitue une des ressources majeures du marketing 2.0 qui vise les communautés car, dans ces interactions écrites, se construisent des réputations, des opinions, qui peuvent être dupliquées fort loin de leur point de départ, dès lors qu'ils sont twittés par exemple.

La lecture serait elle alors devenue non seulement lecture-écriture mais un équivalent de la conversation ? Le plaisir trouvé à laisser sa trace et dans le fait que d'autres la repèrent et la prolongent, constitue une source d'intéressement pour des cercles de plus en plus larges, à condition d'admettre sur le même plan, tous les types de lecture et d'écritures sur tous les sujets et dans tous les formats. L'intertextualité de la conversation sur les réseaux numériques n'a certes plus exactement les caractéristiques de celle qu'observaient les sémioticiens mais elle est pourtant là. Plus dérangent, elle rend explicite tout le travail de lecture effectuée, sous forme de reprise des traces, et elle subit les contraintes de l'économie de l'opinion (Orléan) qui est notre sort actuel : la mesure comptable des échos de ses contributions devient parfois le critère essentiel de la réputation, comme on peut le voir sur You Tube par exemple avec les 40M de vues de la vidéo « Numa Numa » réalisée avec une webcam dans une chambre d'étudiant. Lire devient alors écrire mais aussi citer et participer ainsi à cette mesure d'audience permanente qu'est devenu le web. Y ajouter des étoiles, des recommandations, des

avis ou des commentaires alimente sans cesse un cercle de réputation dans lequel la division du travail entre lecteurs et auteurs tend à disparaître, car seul le grand « buzz » nous fait agir tous (après le grand A lacanien, voici donc le grand B, son parent quelque peu dégénéré de l'économie de l'opinion). Il nous dépasse, comme le dit Latour à propos des faitiches. Finalement, qui fait faire à qui, dans cette affaire tout en jeu de miroirs ? Le web se lit lui-même (et se cite et se mesure), pourrait on presque dire, comme on le disait de la pipe qui se fume, dès lors que les supposés auteurs-sujets sont devenus de plus en plus évanescents et proliférants. Le grand B (pour grand Buzz) comme outre-lecteur, voilà qui risque de faire perdre pied à plus d'un stratège de la lecture numérique !